

Souvenirs sur la seconde moitié de l'année 1919

N. Kroupskaïa

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains, t. II. Moscou: Éditions en Langues Étrangères, 1959, pp. 513-524. Notes MIA

La seconde moitié de l'année 1919 fut encore plus dure que la première, et en particulier les mois de septembre, d'octobre et le début de novembre. La guerre civile se rallumait. [Koltchak](#) était vaincu, mais les blancs avaient décidé de s'emparer des deux centres du pays : Moscou et Pétrograd. Du Sud, [Dénikine](#), qui avait pris plusieurs localités importantes en Ukraine poursuivait son avance, tandis qu'à l'Ouest [Ioudénitch](#) menaçait Pétrograd. Les victoires des blancs encourageaient les ennemis tapis dans l'ombre. Vers la fin de novembre, une organisation contre-révolutionnaire qui était en rapport avec Ioudénitch et était financée par l'Entente fut découverte à Pétrograd. Pendant tout le temps que Dénikine et Ioudénitch remportaient des succès, de nombreuses lettres anonymes contenant des injures, des menaces et des caricatures arrivaient à Vladimir Ilitch. Les intellectuels hésitaient encore ; seuls les plus progressistes d'entre eux avec Timiriazev¹ à leur tête s'étaient rangés du côté du pouvoir soviétique. Les anarchistes, soutenus par les socialistes-révolutionnaires, firent sauter le 25 septembre l'immeuble du Comité de Moscou du P.C.(b)R. situé rue Léontievski. Plusieurs de nos camarades périrent dans cette explosion.

La famine et la misère sévissaient partout. Les tâches étaient multiples : renforcer l'Armée rouge, maintenir son esprit combatif, mettre au point les plans militaires, assurer le ravitaillement en vivres de l'armée, de la population civile et des centres ouvriers, entreprendre un vaste travail d'éclaircissement et de propagande, créer un nouvel appareil administratif soviétique, et à cet effet choisir judicieusement les cadres, les instruire, veiller, penser à tout.

Bien que Vladimir Ilitch ne doutât un seul instant de la victoire, il travaillait du matin au soir, prenant sur son sommeil. Souvent il se levait la nuit afin de vérifier par téléphone si tous ses ordres avaient été exécutés, ou pour envoyer un télégramme urgent. Dans la journée, il était rarement à la maison, passant le plus clair de son temps au travail : il recevait de nombreuses visites. Pendant ces mois d'activité fébrile, je le voyais moins que d'habitude, nous ne nous promenions presque pas ; je n'osai aller le trouver dans son bureau, ayant peur de le déranger.

Le problème le plus grave était celui du ravitaillement. Il était impossible d'acheter la quantité nécessaire de blé aux petites exploitations paysannes morcelées à cette époque de spéculation effrénée. Il fallait donc remédier à cette situation, faire édicter une série de lois, mobiliser des hommes capables de faire face aux difficultés de l'heure. Ainsi, ce ne fut pas par hasard qu'on nomma [Alexandre Tsiouroupa](#) commissaire du peuple au Ravitaillement. Nous le connaissions depuis longtemps et j'avais été en exil à Oufa avec lui².

Il était né la même année que Vladimir Ilitch, en 1870. Son père, un petit employé (secrétaire du conseil municipal de la ville d'Alechki, du gouvernement de Tauride), était mort très tôt, laissant une famille nombreuse de 7 personnes. La mère avait dû se faire couturière ; Alexandre, lui aussi, courait le

1 Kliment Timiriazev (1843-1920), botaniste russe, député au soviet de Moscou en 1920.

2 Kroupskaïa avait été exilée dans cette ville en 1900-1901.

cachet. Ses études primaires et élémentaires terminées, il était entré à l'école secondaire d'agriculture. Agronome de son état, il connaissait bien la vie paysanne. En 1893, il fut emprisonné pour son activité révolutionnaire, puis relâché, et arrêté de nouveau en 1895. Depuis 1897, il travaillait à Oufa comme statisticien. Là, il faisait partie d'un groupe de social-démocrates qui menait un travail politique actif parmi les cheminots et les ouvriers de la région. Nous y travaillions ensemble. Il y avait rencontré deux fois Vladimir Ilitch qui était venu me voir. Plus tard nous ne cessâmes d'entretenir une correspondance suivie. Il écrivait également pour l'*Iskra*. Nous le connaissions comme un révolutionnaire ardent, convaincu. En 1901, il avait organisé à Kharkov une grève pour le 1er Mai ; en 1902, à Toula, il était membre du groupe où se trouvaient [Sofia Smidovitch](#) et Véressaïev, frère de [Lounatcharski](#). La même année, il fut arrêté dans cette ville. En 1905, il revint à Oula.

Dès 1914, Tsiouroupa reprit son activité révolutionnaire comme bolchévik. Vladimir Ilitch qui avait un jugement sûr quant à la valeur des hommes, l'appréciait beaucoup. Cet homme modeste n'était ni orateur, ni écrivain, mais il possédait de remarquables qualités d'organisateur, un esprit pratique ; il était très compétent dans son travail, et connaissait bien la campagne. C'était en même temps un excellent révolutionnaire qu'aucune difficulté n'effrayait, qui se livrait entièrement son travail, à la lutte pour la cause dont il comprenait parfaitement l'importance. Il travaillait sous la direction de Vladimir Ilitch qui le tenait en haute estime, se souciait de sa santé, de son repos. Le voyant las, surmené, il le réprimandait d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux de ne pas prendre soin « *du bien public* » (c'était le nom que nous donnions dans notre jargon aux communistes dévoués). Il l'aimait aussi comme un bon camarade.

La politique du pouvoir soviétique quant au ravitaillement consistait à cette époque dans l'organisation d'un monopole du blé : interdire tout commerce privé, remettre obligatoirement tous les surplus à l'État aux prix fixes, défendre tout détournement des excédents, les enregistrer rigoureusement, organiser le transport du blé des régions où il était en abondance vers celles qui en manquaient et enfin constituer des stocks destinés à la consommation et aux semences. C'était, au fond, le début de l'économie planifiée, socialiste, et ceci au moment même où les bases économiques n'étaient pas encore modifiées, où l'économie paysanne individuelle régnait sans partage à la campagne.

Les 29 et 30 juillet 1919 le Soviet et le Conseil des syndicats de Moscou convoquèrent une conférence des comités de fabriques et d'usines, des représentants des directions des syndicats, des délégués de la société coopérative centrale ouvrière de Moscou et du conseil de la société « Coopération », pour organiser à Moscou une société unique de consommateurs. Des menchéviks et des partisans d'une coopération indépendante étaient également présents à cette conférence. Le 30 juillet, Vladimir Ilitch y prit la parole ; souhaitant du succès aux travaux de la conférence, il souligna que le plus important était de remporter la victoire dans la guerre civile et parvenir à reconstituer le régime social qui donnerait à la coopération une orientation convenable.

Il rappelait que 20 mois seulement nous séparaient de la Révolution d'Octobre et que pendant cette période il avait été, bien entendu, impossible de tout refaire. Non seulement il nous fallait démolir les anciennes institutions, vaincre les propriétaires fonciers et le capitalisme, mais encore déraciner les habitudes implantées depuis des siècles chez chaque petit propriétaire par le capitalisme, par les conditions de la petite exploitation paysanne.

Aujourd'hui que l'économie kolkhozienne domine³ chez nous, les paroles de Lénine sont claires pour chacun : il parlait du remplacement de l'exploitation individuelle par l'exploitation collective. Il disait que la lutte finale et décisive s'était engagée entre le capitalisme et le socialisme, que seule la victoire du socialisme pouvait liquider à jamais la famine, l'exploitation, l'enrichissement des uns au détriment des autres. Il signalait que les bolchéviks avaient entrepris le stockage socialiste du blé pour assurer les besoins de l'Armée rouge et de la population laborieuse. La première année, 30 millions de pouds seulement furent stockés.

3 Les souvenirs ont été écrits en 1938. (NR.)

« L'année suivante, déclarait Lénine, nous avons stocké plus de 107 millions de pouds, malgré l'aggravation de nos conditions au point de vue militaire et de notre libre accès aux contrées particulièrement fertiles en blé, coupés entièrement, comme nous l'étions en cette seconde année, non seulement de la Sibérie, mais encore de l'Ukraine et des lointaines régions du Sud. Ces circonstances n'ont pu nous empêcher, vous le voyez, de tripler nos stockages de blé. C'est là un grand succès dans le travail des services d'approvisionnement, mais du point de vue du ravitaillement des localités non agricoles, c'est bien peu. Car l'enquête sur les conditions alimentaires de la population non agricole, notamment de la population ouvrière des villes, a révélé qu'au printemps et dans l'été de cette année ces ouvriers n'ont reçu de la Commission de ravitaillement que près de la moitié des denrées alimentaires et ils ont dû, pour le reste, recourir au marché libre, celui de la Soukharevka⁴, et aux spéculateurs en payant la première moitié un dixième de dépenses et la seconde moitié neuf dixièmes. Messieurs les spéculateurs ne manquent pas, naturellement, de faire suer aux ouvriers des prix neuf fois supérieurs à ceux de l'État. Partant de ces données précises sur la situation du pays quant au ravitaillement, nous devons dire que nous avons encore un pied dans le vieux capitalisme et que nous ne nous sommes tirés qu'à moitié de ce borborygme, de ce marais de la spéculation pour nous engager dans les voies d'un stockage de blé vraiment socialiste : le blé a cessé d'être une marchandise, un objet de spéculation, objet et prétexte de zizanie, de lutte et d'appauvrissement en masse. »

Puis Lénine continuait :

« Maintenant se poursuit une lutte décisive et ultime contre le capitalisme et la liberté du commerce, et c'est pour nous le combat essentiel entre capitalisme et socialisme. Si nous sortons vainqueurs de cette lutte, nous rendrons impossible le retour au capitalisme, à l'ancien pouvoir, à tout ce qui existait autrefois. »

En 1919, dans ses nombreux discours, Vladimir Ilitch expliquait aux ouvriers, ouvrières, paysans, combattants de l'Armée rouge, la politique du ravitaillement poursuivie par le pouvoir soviétique, parlait de l'exploitation collective. La vie confirma la justesse de l'orientation suivie à cette époque.

Mais le ravitaillement en vivres de l'Armée rouge n'était pas le seul souci de Lénine ; il réfléchissait aux moyens de renforcer la discipline et la cohésion de l'armée. Ses effectifs étant composés essentiellement de paysans, il estimait que le mieux serait d'y incorporer des ouvriers. Aussi saluait-il chaleureusement les ouvriers de Pétrograd et de Moscou qui partaient pour le front, au plus fort de la bataille. Il fondait sur eux de grandes espérances, et tenait à ce qu'ils soient promus à des postes importants de commissaires, de commandants rouges. Il appelait les combattants de l'Armée rouge à la plus grande vigilance. Dans sa lettre adressée aux ouvriers et aux paysans à l'occasion de la victoire remportée sur Koltchak, il indiquait :

... « Les grands propriétaires fonciers et les capitalistes ne sont pas anéantis, ils ne se tiennent pas pour battus ; tout ouvrier et paysan sensé voit, sait et comprend qu'ils sont simplement défaits, qu'ils se sont cachés, tapis, très souvent camouflés de la couleur « défensive » « soviétique ». Beaucoup de propriétaires fonciers ont pénétré dans les exploitations agricoles de l'État ; les capitalistes, dans les différents « centres » et « directions », se sont faits employés soviétiques ; à chaque pas ils guettent les fautes et défaillances du pouvoir des Soviets, pour le jeter bas, pour aider aujourd'hui les Tchécoslovaques, demain Dénikine.

Il faut nous employer de toutes nos forces à dépister et repérer ces bandits, ces propriétaires fonciers et capitalistes dissimulés ; à les débusquer de tous leurs abris, les démasquer et les châtier sans merci, car ce sont les pires ennemis des travailleurs, ennemis habiles, instruits, expérimentés, qui attendent patiemment le moment propice pour monter un complot ; ce sont des saboteurs qui ne reculent devant aucun crime pour nuire au pouvoir des Soviets. Il faut se montrer impitoyable

4 Soukharevka (ou Marché Soukharevsky) était situé sur la place *Bolshoi Soukharevskaiia* à Moscou. Le marché est apparu à la fin du 18^e siècle. Pendant la période du communisme de guerre, la Soukharevka était utilisé comme marché noir et « marché aux puces ». Ce marché fut définitivement fermé en 1930.

à l'égard de ces ennemis des travailleurs, à l'égard des propriétaires fonciers, des capitalistes, des saboteurs, des blancs.

Or, pour savoir se saisir d'eux, il faut se montrer habile, prudent, conscient ; il faut avoir l'œil au moindre désordre, à la moindre dérogation faite à l'exécution consciencieuse des lois du pouvoir soviétique. Les propriétaires fonciers et les capitalistes sont forts non pas uniquement par leurs connaissances et leur expérience, non pas seulement par l'aide qu'ils reçoivent des plus riches pays du monde, mais aussi par la force de l'habitude et de l'inconscience des grandes masses, qui veulent vivre « à la mode ancienne », et ne comprennent pas la nécessité d'observer rigoureusement et scrupuleusement les lois du pouvoir soviétique. »⁵

Cet appel à la vigilance effrayait bien des gens. On rapportait à Vladimir Ilitch pas mal de cas de justice sommaire administrée par des combattants de l'Armée rouge sur tel ou tel commandant capable, soit parce que celui-ci était un ancien « barine », soit que son ordre leur avait déplu, soit enfin pour une bagatelle. Certains racontaient ces faits avec un petit sourire qui disait : « *Voyez, comment ils sont, vos précieux soldats rouges !* »

Certes, il y avait encore beaucoup trop de ces actes stupides et aveugles, mais cela était dû à l'ignorance, aux anciennes conceptions du bien et du mal, à la manière anarchique de voir les choses. Et Vladimir Ilitch exigeait des enseignants qu'ils étendent l'instruction à une masse toujours plus grande d'adultes, ouvriers, paysans, soldats rouges, et qu'ils abordent ce problème non pas en formalistes, en bureaucrates, mais en vrais pédagogues, en élargissant l'horizon des élèves, avec un esprit de parti. Il exigeait que l'instruction supérieure soit accessible à tous.

C'est en 1919 qu'on fit adopter une série de décrets qui ouvraient largement les portes des écoles supérieures. Les facultés ouvrières, de nombreux cours pour les ouvriers et la première école du parti et des Soviets furent organisés la même année.

Fin 1919, Lénine n'était pas bien portant ; j'ai une photo de lui se rendant à un cours, sur laquelle on voit qu'il a mauvaise mine. A cette époque il était las, soucieux. Lorsque, parfois, j'entrai chez lui, il ne parlait presque pas. Je savais que pour l'animer, pour lui changer les idées, il fallait lui parler de la vie des étudiants des facultés ouvrières ou de l'école du parti et des Soviets. Or, il y avait tant de choses à dire ! Il s'intéressait vivement au développement intellectuel des hommes, à la façon de plus en plus consciencieuse dont ils s'acquittaient des tâches. Je discutais souvent de ces questions avec lui.

Du 10 au 17 août, on organisa à Pétrograd « la semaine du parti », et sur la décision du VIII^e Congrès du parti on procéda simultanément au « recensement » des membres du parti qui dura jusqu'à la fin septembre. « La semaine du parti » eut lieu aussi à Moscou du 8 au 15 octobre.

Le 11 octobre, Vladimir Ilitch écrit l'article « *L'État ouvrier et la semaine du parti* » dans lequel il exprime avec netteté ses idées sur le parti, sur ce que doit être la nouvelle administration soviétique et son personnel qui devait, à son avis, être recruté principalement parmi les ouvriers et la paysannerie laborieuse.

« La semaine du parti à Moscou, écrit Lénine dans cet article, coïncide avec une période difficile pour le pouvoir des Soviets. Les succès de Dénikine ont provoqué un furieux regain de complots de la part des grands propriétaires fonciers, des capitalistes et de leurs amis, un redoublement d'efforts de la bourgeoisie pour semer la panique, ébranler par tous les moyens la solidité du pouvoir des Soviets. Les philistins hésitants, inconstants, inconscients et avec eux les intellectuels, les socialistes-révolutionnaires, les menchéviks, sont devenus, comme de coutume, encore plus inconstants et se sont laissé effrayer, les premiers, par les capitalistes.

Mais j'estime que la coïncidence de la semaine du parti, à Moscou, avec une période difficile est plutôt avantageuse pour nous, car cela sert mieux notre cause. La semaine du parti n'est pas faite

5 V. Lénine, Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2^e partie, pp. 268-269. (NR.)

pour la parade. Nous n'avons que faire de membres du parti ostentatoires. Le seul parti gouvernemental au monde, qui se préoccupe non point d'augmenter ses effectifs, mais d'en améliorer la qualité, d'épurer ses rangs des « intrus », c'est notre parti, le parti de la classe ouvrière révolutionnaire. Nous avons procédé plus d'une fois au renouvellement des cartes du parti pour chasser ces « intrus », pour ne laisser au sein du parti que les éléments conscients et sincèrement dévoués au communisme. Nous avons utilisé les mobilisations pour le front et les « samedis communistes », pour débarrasser le parti de ceux qui cherchent simplement à profiter des avantages liés à la qualité de membre du parti gouvernemental et qui ne veulent pas supporter les charges d'un travail dévoué au service du communisme.

Et maintenant que l'on procède à une mobilisation renforcée pour le front, la semaine du parti a ceci de bon qu'elle ne tente pas ceux qui voudraient se faufiler dans nos rangs. Nous appelons dans le parti, en grand nombre, seulement les simples ouvriers, ainsi que les paysans pauvres, les paysans travailleurs, et non les paysans spéculateurs. Nous ne promettons et ne donnons à ces simples adhérents aucun avantage du fait de leur entrée au parti. Au contraire, un travail plus dur que d'ordinaire, et plus dangereux, incombe aujourd'hui aux membres du parti.

Et c'est tant mieux. Viendront au parti seulement les adeptes sincères du communisme, ceux qui sont consciencieusement dévoués à l'État ouvrier, les travailleurs honnêtes, les vrais représentants des masses opprimées sous le capitalisme. Et c'est seulement de pareils membres du parti qu'il nous faut.

Ce n'est pas pour la réclame, mais pour un travail sérieux que nous avons besoin de nouveaux membres du parti. Ceux-là, nous les appelons dans ses rangs. Aux travailleurs nous ouvrons largement l'accès du parti. »⁶

Et plus loin, Vladimir Ilitch répétait ce qu'il avait déjà dit aux obsèques de [Sverdlov](#) : que parmi les ouvriers et les paysans se rencontrent beaucoup d'organiseurs et d'administrateurs de talent. C'était eux qu'il appelait à entreprendre l'édification socialiste : « *Si vous êtes partisans sincères du communisme, attaquez hardiment ce travail, ne redoutez pas ce qu'il a de nouveau et de difficile, ne vous laissez pas troubler par le vieux préjugé selon lequel ce travail serait uniquement à la portée de ceux qui ont reçu une instruction officielle.* »⁷

L'article se terminait par ces paroles : « *La masse des travailleurs est pour nous. C'est ce qui fait notre force. La est la source de l'invincibilité du communisme mondial.* »

Pendant cette dure période, Vladimir Ilitch s'adressa inlassablement aux ouvriers, aux combattants de l'Armée rouge. Ses paroles exaltaient les hommes : les ouvriers de Iaroslavl, de Vladimir, d'Ivanovo-Voznessensk se levaient en masse pour aller au front.

« ... La sympathie ardente des ouvriers et des paysans pour leur avant-garde s'est à elle seule révélée capable de faire des prodiges, écrivait Vladimir Ilitch.

Car c'est bien un prodige : les ouvriers qui étaient en proie aux affres de la faim, du froid, de la misère, de la ruine, loin de perdre courage, restent entièrement attachés au pouvoir des Soviets, font preuve d'esprit de sacrifice et d'héroïsme assumant, malgré toute leur impréparation et leur inexpérience, la direction de la chose publique ! Et cela dans un moment où la tempête se déchaîne avec furie...

Ces prodiges abondent dans l'histoire de notre révolution prolétarienne. Ils amèneront assurément et sans faute, quelle que soit la dureté des épreuves, la victoire complète de la République soviétique universelle. »

6 V. Lénine, Œuvres choisies en deux volumes, t. II, 2e partie. pp. 274-275. (NR.)

7 V. Lénine, Œuvres choisies en deux volumes. t. II, 2e partie. p. 276. (NR.)

La jeunesse, elle aussi, brûlait du désir de prendre part au combat. Nous qui nous occupions de l'éducation politique des masses, nous prêtions alors beaucoup d'attention à la première école du parti et des Soviets, tâchant d'offrir aux jeunes non pas une instruction « formaliste » que Vladimir Ilitch critiquait sans ménagement, mais des connaissances qui leur fassent comprendre les événements dont ils étaient les témoins. Nous fûmes très heureux de voir arriver Vladimir Ilitch, le 24 octobre 1919, à la promotion de notre première école du parti et des Soviets.

« Camarades, dit Lénine, vous savez que ce qui nous a réunis aujourd'hui, ce n'est pas seulement le désir de fêter la fin des études de la plupart d'entre vous à cette école soviétique, mais aussi le fait que près de la moitié de votre promotion a décidé de partir au front afin de prêter une aide nouvelle, extraordinaire et substantielle à nos troupes combattantes. »

Ayant exposé sans fard toute la gravité de la situation aux fronts, Vladimir Ilitch poursuivait :

« Voilà pourquoi nous avons accédé à votre désir, malgré ce lourd sacrifice qu'est l'envoi au front de centaines d'élèves réunis ici et dont la présence est si indispensable pour le travail en Russie. »

Après avoir brièvement retracé la lutte qui se déroulait aux fronts, Vladimir Ilitch parla du travail qui attendait les élèves de notre école.

« Il ne peut y avoir de choix pour ceux qui partent au front à titre de représentants des ouvriers et des paysans. Leur mot d'ordre doit être : « vaincre ou mourir ». Chacun de vous doit savoir aborder les soldats de l'Armée rouge les plus arriérés, les moins développés, pour leur expliquer la situation en un langage accessible à l'homme du travail, les aider dans un moment difficile écartier toute hésitation, leur apprendre à lutter contre les nombreuses manifestations de sabotage, d'inertie, de duperie ou de trahison. Vous savez que ces choses-là sont encore fréquentes chez nous parmi le personnel et le commandement. Il y faut des hommes ayant fait leurs études, qui voient clair dans la situation politique, sont capables d'aider les masses ouvrières et paysannes dans leur lutte contre les saboteurs, contre les traîtres. Outre des preuves de courage personnel, le pouvoir soviétique attend de vous que vous apportiez une aide efficace à ces masses pour faire cesser toutes les hésitations parmi elles. C'est ainsi que vous montrerez que le pouvoir soviétique dispose de forces auxquelles il a recours à tout moment difficile. »

Les élèves de l'école se montrèrent dignes de la confiance qu'on avait placée en eux. Ce discours de Vladimir Ilitch était aussi une directive pour tous ceux qui s'occupaient de l'éducation politique des masses.

Vladimir Ilitch parlait de ce qui le préoccupait non seulement dans les meetings, mais aussi chez nous, surtout lorsque nous recevions quelques-uns de nos amis intimes. À la fin de 1919, [Inès Armand](#) venait souvent nous voir et Vladimir Ilitch aimait discuter avec elle des perspectives du mouvement. [La fille d'Inès](#) avait déjà été au front ; elle avait failli périr au moment de l'explosion du 25 septembre dans la rue Léontievski.

Inès vint un jour nous voir, accompagnée de sa fille cadette, Varia, alors une toute jeune fille qui devint plus tard un des membres les plus dévoués du parti. Vladimir Ilitch « se mettait en frais » pour elles, comme je disais familièrement ; en l'écoutant, les yeux de la jeune fille brillaient d'intérêt. Il aimait aussi « tailler une bavette » avec notre femme de ménage, Olympiada Jouravléva. Elle avait travaillé auparavant comme ouvrière dans les forges de l'Oural, puis comme femme de ménage à la Pravda. Vladimir Ilitch trouvait qu'elle avait un instinct prolétarien très développé. Assis dans la cuisine (il aimait, selon une vieille habitude, y prendre ses repas) il discutait avec elle sur nos futures victoires.

Vladimir Ilitch ne s'était pas trompé : le deuxième anniversaire du pouvoir des Soviets coïncida avec plusieurs victoires.

Le jour anniversaire de la révolution d'Octobre, Vladimir Ilitch envoya un salut chaleureux aux ouvriers de Pétrograd, et écrivit deux articles : « *Le pouvoir soviétique et la situation de la femme* » pour la *Pravda*, et « *Deux années de pouvoir soviétique* » pour le journal paysan *Bednota*.

Le 7 novembre, Vladimir Ilitch fit son exposé « *Deux années de pouvoir soviétique* » à la réunion du Comité exécutif central de Russie, du Soviet de Moscou, du Conseil des syndicats et des comités de fabriques et d'usines. Il n'aimait pas parler à des séances solennelles, aussi son discours n'avait-il pas un caractère de propagande : il s'en tenait à de sobres faits concrets. Mais le contenu même de ce discours bouleversait, enflammait l'assistance, provoquait des applaudissements enthousiastes.

Vladimir Ilitch disait que la réalisation la plus importante de ces deux années de pouvoir soviétique, « *c'est la leçon de l'édification du pouvoir des ouvriers... la participation des ouvriers dans l'administration générale des affaires de l'État* » « *... C'est dans le domaine de la reconstruction de l'ancien appareil d'État que nous avons accompli le travail le plus important, bien qu'il ait été difficile, mais au bout de deux ans nous voyons les résultats des efforts de la classe ouvrière et pouvons dire que dans ce domaine, nous avons des milliers de représentants ouvriers qui ont traversé le feu de la lutte, évinçant pas à pas ceux du pouvoir bourgeois. Nous voyons les ouvriers non seulement dans l'appareil de l'État, mais aussi dans le ravitaillement, domaine où l'on trouvait presque exclusivement des représentants de l'ancien gouvernement bourgeois, de l'ancien État bourgeois. Ce sont les ouvriers qui ont mis sur pied le ravitaillement* », disait Lénine. Au lieu de 30 % de représentants ouvriers dans les services de ravitaillement en 1919, on en avait 80 %.

Le travail le plus important en cours, disait aussi Vladimir Ilitch, c'est la formation des chefs du prolétariat. Ils se forment au front, ainsi que dans tous les domaines de l'administration. Il souligna le rôle des samedis communistes, l'importance de l'admission des ouvriers au parti. Rien qu'à Moscou, plus de quatorze mille nouveaux membres y ont adhéré au cours de la semaine du parti. Il ne manqua pas de mentionner la réserve que représentait la jeunesse ouvrière et paysanne élevée dans le feu de la lutte. Mais le plus important, disait Vladimir Ilitch, ce dont il faut tenir compte, c'est l'établissement des relations normales avec les millions de paysans, la nécessité de mener un vaste travail d'éclaircissement parmi eux. Il indiqua que la guerre civile ouvrait les yeux aux paysans sur l'état réel de choses.

Vladimir Ilitch parlait avec calme. Le moral de tous était excellent.

Vladimir Maïakovski, dont la poésie passionnait alors les travailleurs de l'éducation politique, exprima l'état d'esprit général dans ses vers dédiés au deuxième anniversaire de la Révolution d'Octobre :

« *Que
du moins une goutte
ou deux
de votre âme
se verse dans l'action,
faisant ainsi grandir
la cause ouvrière
nommée
« Révolution »*

*Les complimenteurs
ne font pas claquer les portes ?
Ils ont
la frousse
de tous les diables ?
N'importe.
Nous fêterons le centième
anniversaire,
je le crois ! »*